



L'odeur douceâtre de la magie me brûla les narines tandis qu'un goût de décomposition me tapissait la langue. Au même instant, la vie fusa dans mes veines, laissant des traces carbonisées sur son passage. La foudre fractura le ciel, transperça mon corps et l'irradia d'électricité. Mes oreilles crépitaient.

Des hurlements de douleur résonnèrent dans l'obscurité, ponctués par les douze coups de minuit.

Le nectar se mit à palpiter dans ma main réelle tandis que ma main fantôme restait posée sur la poitrine de mon oncle, à des kilomètres de là, au travers de mon lien avec Scorpion. Le pouvoir me consumait. Me dominait. Me perforait si profondément que mes entrailles se tordaient comme sous l'effet d'un brasier.

Le nectar avait attendu des années pour être réuni avec moi. Il réagissait à cette libération avec une ardeur et une impatience excessives.

L'empreinte dont il me marquait les os m'était familière et en même temps, je le ressentais comme un corps étranger, un jumeau inconnu que je rencontrais pour la première fois. Gauche, tâtonnant comme l'enfant qui vient de naître, j'ignorais comment le contrôler, de même que j'ignorais quels étaient ses effets. La seule chose qui surnageait dans tout ça, c'étaient mes émotions, c'étaient elles qui me permettaient de polariser ma concentration sur mon oncle Andris.

Son corps sans vie gisait écrasé sous les décombres maculés de son sang. Sa petite planque souterraine n'était plus qu'un tas de gravats jonché de dizaines et de dizaines de cadavres. Je sentais leurs âmes se lamenter, déroutées et effrayées par la mort. Mais une seule retenait mon attention, une seule suscitait mon chagrin et ma peur. Andris était ma famille. Il me protégeait, il m'aimait, il m'avait accompagnée tout au long de ma jeunesse. Même Mykel, mon oncle biologique, ne pouvait en dire autant.

Je ne voulais pas le perdre.

Une supplication monta de mes tripes. *Nagybácsi... Je t'en supplie, ne m'abandonne pas.* Les bras traversés de décharges de panique, je regardai Maddox et Wesley tenter de dégager le corps d'Andris des décombres. Pour eux, il était déjà mort. Évidemment, ils ne pouvaient ni me voir ni m'entendre, mais mon instinct me taraudait les os, m'aiguillonnait *via* ma connexion avec Scorpion.

Le vent se leva, malmenant mes cheveux et fouettant ma peau de son énergie.

Un feulement possessif s'insinua entre mes dents.

— Ne le touchez pas !

Un flamboyant halo de lumière blanche émana de moi.

Le rugissement de Warwick troua l'air dense qui enveloppait le château tandis que là-bas Scorpion hurlait près de mon ombre, chacun d'eux ressentant les soubresauts du lien qui grésillait entre nous. La foudre, elle, continuait sa chorégraphie céleste, frappant avec sauvagerie. Le vent s'engouffra dans mon corps, comme une bourrasque dans un tunnel.

Ça me brûlait.

Ça me déchiquetait.

Les yeux d'Andris s'ouvrirent d'un coup : son cœur revenait à la vie par saccades, j'en sentais les battements sourds et irréguliers sous ma paume. Son corps se convulsa dans

un hurlement inarticulé à l'instant même où je l'arrachais aux griffes de la mort.

Dans un cri, le petit groupe qui l'entourait eut un brusque mouvement de recul : l'Humain qu'ils croyaient mort pour de bon les regardait avec de grands yeux désorientés.

Tout se passa en une fraction de seconde. Un instant suspendu durant lequel la distance physique entre mon oncle et moi avait été abolie. J'étais avec lui dans les décombres de sa planque et non à des kilomètres de là, dans un château en ruines, en terre sacrée faé.

Mon oncle tourna la tête et son regard me trouva. Il me regarda droit dans les yeux.

Alors, la lumière blanche qui me nimbait disparut d'un coup. L'obscurité me happa les jambes en arrière et m'engloutit dans une douleur qui tordit toutes les fibres de mon être. Ma bouche s'ouvrit sur un cri, mais ce fut le rugissement de Warwick, qui tonna dans la nuit. Là-bas, Scorpion criait mon nom.

*Warwick!* Je tendis la main vers lui, mais je sentis ma conscience me filer entre les doigts et me plonger dans l'obscurité.

Dévorant et cautérisant ce qui restait de moi.

Ça me carbonisait.

Ça me détruisait.

Enfin, la magie s'arracha de mon corps, laissant dans son sillage une méchante palpitation qui me vrillait les muscles et me rongeaient les nerfs. Mes paupières frémirent et je restai terrassée, le souffle court, les poumons au supplice, figée dans ma tourmente intérieure.

Je ravalai une montée de bile et en bloquai une autre, reprenant lentement conscience de mon environnement. De moi-même.

À quatre pattes sur l'allée effritée, je frissonnai, en proie à une douleur si profonde que mon corps tenta instinctive-

ment de m'anesthésier, d'empêcher mon cerveau de saisir la véritable étendue de sa souffrance.

L'air froid brûla ma peau échauffée et l'absence de bruit se mit à pulser à mes oreilles. Du fleuve en contrebas ne montait pas une stridulation de grillon, pas même un clapotis. Un silence de mort.

Ouvrant lentement les yeux, je contemplai mes mains, mes paumes incrustées de fragments de pavé. J'étais de retour à High Castle, en corps et en esprit. Je percevais les silhouettes qui m'entouraient, mais un gouffre continuait de se creuser en moi, au-delà de la souffrance qui martelait mon cœur.

Quelque chose clochait.

M'humectant les lèvres, je relevai la tête et regardai pardessus mon épaule : une silhouette massive était ramassée sur elle-même.

Warwick était agenouillé juste derrière moi, sa puissante poitrine se soulevant et s'abaissant au rythme de sa respiration précipitée. Son visage ruisselant de sueur affichait une expression de marbre, mais ses yeux turquoise sondaient les miens comme s'il voulait me communiquer quelque chose. Une sensation se déploya au creux de mon ventre, mais ce fut tout. Warwick cherchait à me faire comprendre quelque chose, néanmoins je ne pouvais ni sentir ni entendre quoi que ce soit.

Me détournant de son regard pénétrant, je vis Ash, Kek et Lukas, changés en statues de sel, le visage figé en un masque d'horreur, de crainte, d'admiration, de respect, d'angoisse et de confusion.

Puis le regard de Kek alla vers le petit groupe qui se tenait en face de nous. Voyant ses lèvres s'entrouvrir et ses yeux s'écarquiller de surprise, je me retournai à mon tour vers les sept nécromanciens. L'ombre du capuchon dissimulait toujours leur figure, mais les six créatures plantées derrière

leur cheffe se mirent à remuer et à lever la main dans un geste de déférence, partagées entre crainte et admiration.

Une terreur m'étreignit les poumons.

Leurs mains, toujours étroites et osseuses, s'étaient garnies de chair ! Les nécromanciens n'étaient certes pas des squelettes, mais on aurait pu s'y tromper tant leur enveloppe extérieure était blême et décharnée, semblable à celle d'une momie. Il leur fallait se repaître d'âmes mortes pour conserver leur force et leur pouvoir : c'étaient les maîtres de l'entre-deux.

Tous, à l'exception de leur cheffe, rabattirent leur capuchon sur leurs épaules.

Un son guttural s'arracha de ma gorge et je me remis debout tant bien que mal. Je me ruai vers Warwick, qui se relevait lui aussi. Il agrippait un pistolet d'une main et passa l'autre autour de ma taille d'un geste protecteur.

*Putain de merde !*

Dans un sursaut, Lukas fit quelques pas à reculons, l'arme braquée sur les nécromanciens.

Le sang pulsait si fort à mes oreilles que je n'entendais plus que son écho dans ma tête.

Le visage des nécromanciens permettait de les distinguer les uns des autres. Le teint clair à foncé, ils étaient grands, petits... Presque humains. Émaciés, mais *vivants*.

— C'est quoi, ce bordel ? grogna Warwick en me plaquant contre lui.

Leur cheffe, le visage encore dissimulé par le capuchon, contemplait ses mains, les tournant et les retournant avec stupéfaction.

— Je ne comprends pas, murmura Kek.

Elle demeurait abasourdie, les traits empreints d'une expression que je ne lui avais encore jamais vue. J'en fus troublée.

— Mais il s'est passé quoi, là ? s'enquit-elle.

— C'est elle qui a fait ça, répondit la cheffe des nécromanciens d'une voix douce et cassée, comme si elle avait perdu l'habitude de parler.

Mais les nécromanciens ne parlaient pas, à ma connaissance...

À cet instant, ses doigts squelettiques se refermèrent sur le capuchon. Ses cheveux noirs, encore secs et ternes quelques minutes plus tôt, brillaient à présent dans la nuit claire. Lentement, la nécromancienne rabattit le grand capuchon sur ses épaules, offrant son teint pâle et ses yeux sombres aux rayons de la lune.

— Non...

Je secouai machinalement la tête en me serrant encore plus fort contre Warwick, prise d'un vertige. Mes jambes se déroberent et seul son bras autour de ma taille m'empêcha de tomber. Les sens obscurcis par une terreur panique, je ne comprenais plus rien. *Non, c'est impossible. Inconcevable.*

La femme me dévisageait. Elle se passa la langue sur ses lèvres parcheminées, craquelées, et ouvrit la bouche.

— C'est toi qui as fait ça, Brexley.

Mon univers bascula. Tout ce que je croyais savoir et connaître du monde se désintégra sous mes pieds.

Le visage de la nécromancienne, certes maléfique et décharné comparé à celui de la femme dont j'avais eu la vision sur le champ de bataille, c'était celui de la personne sur la photo que j'avais passé toute la journée à étudier. La photo qui se trouvait encore dans la poche arrière de mon pantalon.

Eabha.

Mes cordes vocales s'embrouillèrent, rendant ma voix tout juste audible.

— Mam... maman ?

La femme inclina la tête sur le côté comme si j'avais prononcé un mot d'une langue étrangère. Un terme affec-

tueux que je ne lui avais jamais donné parce que je n'en avais jamais eu l'occasion.

Une douce vibration monta de sa gorge et elle s'approcha de moi jusqu'à ce que ses orteils nus viennent buter contre le bout de mes bottes. Je restai pétrifiée, incapable de bouger, incapable de respirer. À peine sentais-je la main de Warwick, qui m'empoignait. Mon corps fut secoué d'un violent frisson : la sentir si proche de moi, être partagée entre l'idée que ce soit un rêve et le fait que ce soit la réalité... Les deux scénarios étaient aussi terrifiants l'un que l'autre. Ma mère, que je croyais morte depuis vingt ans, était vivante.

Enfin, plus ou moins...

Depuis tout ce temps, ma mère était une nécromancienne. C'était tous des nécromanciens. Mais alors, comment expliquer qu'Eabha se tienne devant moi, les veines irriguées de sang ?

— Co... comment est-ce possible ?

Je la parcourus du regard, buvant des yeux chaque parcelle de son corps. Elle était légèrement plus petite que moi, mais sa chevelure, semblable à la mienne, lui arrivait à la taille et elle fixait sur moi des iris du même noir que les miens.

Même flétrie, ma mère était belle. Je l'avais tant de fois imaginée dans mon enfance : son visage, sa voix, ses gestes. Rien ne s'approchait de la réalité.

— C'est grâce à toi.

Sa voix était plus grave que ce à quoi je m'attendais : lyrique. Adoucie d'un soupçon d'accent irlandais.

— Grâce à moi ? Comment ça ?

Elle reporta le regard sur la petite boîte, attirant mon attention dessus. Le nectar... il était devenu terne et grisâtre. La pulsation vitale qui l'avait animé s'était éteinte.

— Tu le ressens comme il te ressent. Il fait partie de toi. Imprégné de magie, il est l'essence de la vie.

— L'essence de la vie ? répétais-je.

— De ta vie.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

Je considérai la masse de matière, troublée.

— Je l'ai cassé ?

— Je n'en sais rien.

Elle remuait les lèvres avec maladresse : son élocution était lente et hachée.

— Tu as consommé beaucoup de pouvoir afin de nous ramener à la vie.

Elle désigna le groupe de nécromanciens qui, d'abord circonspects, continuaient de se regarder et de toucher leur corps avec une admiration craintive.

J'avais fait ça, moi ? C'était mon pouvoir qui les avait ramenés à la vie ?

— Co... comment ?

Mais la réponse, je la connaissais déjà. C'était de ce même don que j'avais usé pour ressusciter Andris. Le pouvoir dont j'étais investie quand je touchais le nectar était d'une telle immensité que je n'avais pas la moindre idée de la façon de le manier. J'avais réussi à soustraire un homme aux griffes de la mort alors que j'étais à des kilomètres de lui, et au passage, j'avais ramené sept nécromanciens à la vie.

Mais. C'était. Quoi. Ce. Bordel ?

Je regardai à nouveau ma mère, cette inconnue : je ne savais trop comment me comporter avec elle. Elle ne m'avait pas touchée, pas serrée dans ses bras et par conséquent, moi non plus.

— Tu lui ressembles tellement.

Je m'attendais à ce que sa voix soit tendre, qu'elle reflète mon propre bouleversement, mais ma mère s'exprimait d'un ton réservé. Détaché.

— Tu es plus belle que tout ce que j'aurais pu imaginer, poursuivit-elle du même ton égal. Forte. Farouche. Ton père t'a bien élevée.



Je tressaillis. Mon père était-il au courant pour ma mère ? Savait-il ce qui lui était arrivé ? Était-ce pour ça qu'il avait laissé les coordonnées géographiques de ce lieu ?

J'ai trouvé des pistes. Mais on m'observe. En permanence. Je comprends, maintenant...

Était-ce à cela qu'il se référait ?

— Est-ce que... est-ce que papa savait ? Est-ce qu'il t'avait retrouvée ? murmurai-je, les paupières brûlantes de larmes, m'efforçant d'ignorer les spasmes qui me tordaient l'estomac.

— Oui.

Elle inclina la tête. Ébaucha un sourire tremblant, comme si un souvenir lui était revenu en mémoire, mais que ses lèvres avaient perdu l'habitude de s'incurver vers le haut. Sourire qui s'évanouit aussitôt.

— Ton père avait découvert notre clan avant de mourir.

— Mais avant ça, il ignorait ce que tu étais, n'est-ce pas ?

Une ombre de honte passa sur son front.

— Oui.

Je pinçai très fort les lèvres pour ne pas pleurer. Quel chagrin et quelle dévastation avait dû éprouver mon père en découvrant que la femme de sa vie lui avait menti sur sa véritable nature et que, durant tout ce temps, elle n'était qu'à quelques kilomètres de lui !

— Tu lui as parlé ? lui demanda Ash d'une voix dont les aigus trahissaient la nervosité.

— Les nécromanciens ne parlent pas, répondit ma mère. Il se dit que les clans communiquent entre eux au travers d'un lien.

Ses paroles me firent l'effet d'une décharge électrique.

*« Au travers d'un lien... »*

*Putain de merde...*

Je me retournai vers Warwick, dont les yeux s'emplissaient d'une stupéfaction égale à la mienne.

L'air tentait en vain de se frayer un passage jusqu'à mes poumons, mais j'avais l'impression que des mains s'étaient

refermées autour de mon cou. J'étais assommée, comme si j'avais pris un club de golf en pleine tête. Était-ce pour ça que je pouvais communiquer de cette manière avec Warwick et Scorpion ? Étaient-ils les membres de mon clan ?

Je cherchai ma respiration, l'échine parcourue de frissons de terreur.

— Je suis... je suis une nécromancienne, c'est ça ? demandai-je d'une voix étranglée, à deux doigts de vomir.

Eabha redressa la tête et les épaules avec des mouvements raides.

— Les nécromanciens ne sont pas une race d'êtres vivants. C'est une malédiction.

Le groupe de nécromanciens se déplaça derrière ma mère.

— Une malédiction ancienne, qui remonte à l'époque où subsistait encore une différence entre le Druidisme et la Wicca. En ce temps-là, nous étions tous sorciers et sorcières, mais certains d'entre nous ont été favorisés : les dieux faés les ont dotés de véritable magie. Cependant, au bout de quelques siècles, certains clans n'ont plus supporté leur condition d'esclaves, ils ne voulaient plus rester sous la coupe des rois et des reines faés. Ils se sont rebellés et ont été châtiés en conséquence. Condamnés après leur décès à errer sur Terre pour l'éternité – à subir le supplice du purgatoire –, ni vivants ni morts. Condamnés à ne jamais rien éprouver que le vide, toujours affamés et jamais rassasiés. (Eabha posa les mains sursa poitrine.) Pourtant, je ressens...

— Quoi ? murmurai-je.

— La vie.

Elle laissa retomber ses mains le long du corps.

— À présent, je ressens l'air, la fraîcheur de la brise sur mon visage, je meurs d'envie de manger de la nourriture réelle.

Ses yeux s'embuèrent d'émotion et elle conclut :

— Tout ça, c'est grâce à toi.

Ce que j'avais fait, ce que j'étais capable de faire, me plongeait dans un étrange brouillard de stupeur. Je promenai le regard sur mes amis avant d'interroger ma mère.

— Les nécromanciens ont-ils le pouvoir de ramener les êtres à la vie ? Je croyais qu'ils ne pouvaient ranimer que des squelettes.

Je contemplai les ombres qui se profilaient derrière ma mère. Tous les squelettes gisaient entassés au sol, ils n'étaient plus sous la coupe des nécromanciens.

— Non, nous n'avons pas ce pouvoir, répondit Eabha, qui me dévisagea longuement. Ce que tu viens de faire là...

Elle s'interrompit, animée par une expression de fierté mêlée de soulagement.

— Non, tu n'es pas l'une de nous.

Un hoquet se coinça dans ma gorge.

— Alors, qu'est-ce que je suis ?

— Je n'en sais rien. Il se peut que tu aies hérité de certains de mes traits, comme d'autres te viennent de ton père, ainsi que des circonstances de ta naissance, mais tu es complètement unique. Il n'y a rien avant toi : ni nom, ni race, ni personne. C'est toi qui décides de ce que tu es.

— Je ne comprends pas.

Un vague souvenir effleura mon esprit. À un moment, lorsque j'avais touché le nectar, j'avais senti en moi une absorption et un pouvoir. Un nom. Mais j'étais incapable de me le rappeler, mon esprit ne parvenait pas à atteindre ce qui restait juste en deçà des ombres.

— Avec le temps, tu comprendras, affirma Eabha.

Elle tendit la main vers moi et ses doigts frôlèrent les miens, faisant monter un sanglot à mes lèvres. Ses doigts étaient osseux, cependant je sentis une chaleur pénétrer ma peau.

Ma mère était bien là. Vivante.

— Viens.

Et me prenant par la main, elle m'entraîna vers les six autres nécromanciens.

Mon petit groupe eut le même sursaut que moi, Ash et Warwick s'avancèrent aussitôt pour me protéger.

Eabha marqua une pause et regarda Warwick.

— Je sais qui tu es.

Elle l'inspecta du regard.

— La grande légende... *le Loup*.

Il montra les dents.

— Ravi que ma réputation me précède. Dans ce cas, tu sais de quoi je suis capable.

— Tu as erré parmi nous, Loup. Tu étais une ombre de la mort : frôlant les ténèbres, mais attirée vers la lumière.

Le regard de ma mère se posa sur moi.

— Une ombre qui dépendait d'elle.

Warwick émit un grondement sourd et commença à s'approcher d'Eabha.

« *Warwick, arrête.* »

Je voulus l'atteindre au travers de notre lien, mais mon appel résonna dans ma tête sans se projeter plus loin.

— Warwick...

Je lui touchai l'épaule. Quelque chose clochait. Quelque chose avait disparu.

Je lui jetai un regard en passant devant lui, perplexe. Était-ce lui qui me bloquait ?

Mais à ma grande angoisse, je vis que son expression reflétait mon trouble.

— Brexley.

La voix de ma mère me tira de mes pensées, dissipa mon malaise et m'obligea à me concentrer sur elle.

— J'aimerais te présenter ta famille. Voici ta tante Morgan.

Une femme à la tignasse d'un brun roux sale. Sous son teint blafard, elle avait le même visage que vingt ans en arrière. Saisissant. C'était la femme de ma vision.

— Brexley, je n'arrive pas à croire que c'est toi.

Avec des gestes maladroits, elle me serra dans ses bras, sa bouche hésitant à former le sourire qu'elle voulait m'adresser. Mais ses yeux sombres brillaient d'une admiration mêlée de respect.

— Comme tu es belle...

— Merci.

Mes yeux s'emplirent de larmes.

J'avais une tante. Une tante chez qui je pouvais déceler un air de famille. Ni Morgan ni ma mère n'avaient vieilli d'un seul jour depuis la nuit où elles étaient mortes, ce qui leur donnait l'air d'être mes sœurs et non des femmes d'âge mûr.

— Voici ton cousin Liam, poursuivit ma mère en me désignant un grand homme aux yeux verts et aux cheveux du même brun roux que ceux de Morgan.

Il me dévisagea avec aplomb.

Je continuai à saluer les autres d'un signe de tête au fur et à mesure qu'Eabha pointait le doigt sur eux.

— Voici Sam.

Grand, musclé, pommettes ciselées, une belle peau noire et des yeux caramel.

— Et Roan...

Blanc, taches de rousseur, petit et râblé, cheveux tirant sur le blond et yeux noisette.

— Breena.

Elle avait les mêmes traits frappants que Sam. Étaient-ils frère et sœur, voire jumeaux ?

— Et enfin Rory.

Teint pâle, frêle, cheveux bruns et immenses yeux bleus.

Ma mère se retourna vers moi.

— C'est mon clan. Ta famille, ajouta-t-elle en me regardant.

Peu importaient les diverses couleurs de peau, de cheveux et d'yeux de ses membres. Le clan était une famille.

C'était ma famille. J'avais des oncles et des tantes autres que mes oncles et tantes biologiques. Dire que j'avais grandi

seule, sans imaginer un seul instant l'existence de toute cette parenté...

Je secouai la tête, incrédule.

— Je n'en reviens pas. Et pendant tout ce temps-là, tu étais ici ?

— Oui.

C'était direct. Sans détour.

— Donc, papa est venu ici ? Il se doutait de ce que tu étais vraiment ?

La bouche d'Eabha se pinça.

— Non, répondit-elle doucement. Il n'en avait pas la moindre idée. Je ne lui avais jamais dit que j'étais une sorcière, je ne lui avais jamais parlé de ma famille, ni de la malédiction.

J'attendis la suite.

— J'aimais énormément ton père, mais je lui ai caché beaucoup de choses. C'était plus prudent.

— Plus prudent ?

J'étais troublée.

— Pourquoi plus prudent ? Les sorcières sont humaines, non ?

Le doute pointait dans ma question. Au vu de l'éducation qu'on m'avait donnée, je savais que les Humains respectaient encore des normes sociales très strictes. Un membre de l'élite qui épousait une prolétaire se faisait snober par ceux de sa classe, néanmoins il était accepté parmi eux, même si c'était à contrecœur, car ça restait entre Humains.

Quant aux sorcières, aux artistes et à tous ceux qui vivaient plus ou moins en marge de la société, ils n'étaient certes pas vus d'un bon œil, aux Forces de défense humaines, mais on pouvait se marier avec eux, ce n'était pas interdit, alors qu'une union avec un hybride ou un Faé était totalement proscrite.

— Si, répondit-elle, d'une voix un peu étrange. Les sorcières, elles, sont humaines. Mon clan était plutôt... hum, connu, à l'époque.

Elle se tourna vers sa famille. Liam et Sam gloussèrent sous cape.

— Quand j’ai rencontré ton père, nous étions pourchassés par notre ennemi. J’aurais dû me tenir loin de lui, mais j’en étais incapable. Alors, je l’ai protégé du mieux que j’ai pu. En le laissant dans l’ignorance, en gardant mon secret pour moi.

— Il croyait que tu étais morte en couches... chez nous, balbutiai-je d’une voix que l’émotion faisait monter dans les aigus. Alors que tu étais ici...

Je désignai le champ qui s’étendait derrière le château et qui avait vu tant de morts.

— Pourquoi ? insistai-je. Le nectar m’a montré, et je te l’ai aussi entendu dire, que si Aneira mourait, il vous arriverait quelque chose à vous aussi.

Ma gorge se noua et j’eus du mal à prononcer les mots suivants.

— Alors, ce n’était pas à cause de moi ? hasardai-je, écrasée par le poids de la culpabilité que je portais depuis toujours, cette certitude que ma naissance avait entraîné la mort de ma mère, cette nuit-là.

— Non.

Eabha secoua la tête avec vigueur, le visage voilé de chagrin.

— Ce n’est en rien ta faute. Notre sort était déjà scellé. Ma mort n’a rien à voir avec toi, Brexley.

Les yeux brûlants de larmes, je parvins à prendre une petite inspiration.

— Pourquoi ? Qu’est-ce que tu faisais là ? Pourquoi tu te battais... dans son camp à *elle* ?

— C’est une histoire compliquée que je te raconterai une autre fois, répondit-elle.

Chamboulée par l’émotion, je ne pouvais empêcher les questions de se bousculer sur mes lèvres.

— Je ne comprends pas. Si tu n'étais pas vraiment morte, pourquoi papa a-t-il toujours cru que tu avais perdu la vie en me mettant au monde ?

— Une personne de confiance t'a remise à ton père avec un mot disant que j'avais péri en accouchant, la nuit de la Guerre faé. Ce qui en soi n'était pas un mensonge. Je suis bel et bien morte en te donnant naissance, cette nuit-là, déclara-t-elle d'un ton catégorique.

— Et pourtant, tu es ici.

Une étincelle de colère me picota la bouche, en réaction à ce qu'on nous avait fait croire, à mon père et à moi. En réaction à la souffrance et au chagrin qu'il avait endurés à cause d'elle. En réaction à ce que moi, j'avais dû affronter.

— Un nécromancien est incapable d'amour, il ne sent ni ne ressent, reprit ma mère. Nous sommes enchaînés par notre nature. De fait, j'étais comme morte pour vous deux.

Une émotion abyssale m'engloutit, me laissant le cœur et l'âme partagés. C'en était trop pour moi : mon esprit était englué dans mille questions et pensées. Si je ne prenais pas un peu de recul, si je ne m'accordais pas un bref répit, j'allais craquer. J'étais déjà en train de me renfermer sur moi-même, de me couper de tout, de compartimenter mon chagrin et de me recentrer sur ma mission.

Ça, au moins, c'était simple. Clair et bien défini. Dénué de souffrances alambiquées.

— Là, tout de suite, je ne vais pas pouvoir. (Je déglutis, bouleversée, en secouant la tête.) On est juste venus chercher le nectar.

Eabha se figea, elle changea d'attitude et sa main se referma sur sa faux.

— Je ne peux pas te laisser faire ça.